

« Le féminisme est puritain. »

Interdites les photographies de femmes nues dans les ateliers, les plaisanteries graveleuses dans les bureaux. Les allusions, les sous-entendus, la séduction, le désir. C'est l'enfant monstrueux de Tartuffe et de Simone de Beauvoir. L'homme n'a plus le droit de désirer, de draguer. Il ne doit plus qu'aimer.

Éric Zemmour, *Le Premier sexe*, 2006, p. 59

Déjà dans les années 1970, il était reproché au féminisme de briser l'élan de la libération sexuelle. La critique venait surtout des milieux de la gauche libertaire. Annie Le Brun, dans *Lâchez tout* en 1977 et dans *Vagit-Prop* en 1990, s'attaquait à une dizaine de féministes médiatiques, les plus différentielistes*, et les accusait d'avoir fait du féminisme un censeur de l'imaginaire érotique. Ces attaques avaient peu de portée : il était alors évident que les féministes avaient grandement contribué à la libération sexuelle en rendant possible la maîtrise de la fécondité et en proclamant le droit des femmes au plaisir. Dans les années suivantes, progressivement et en interaction avec le débat américain sur ces questions, l'image du féminisme va se transformer au point d'être assimilée à du puritanisme. Une idée reçue qui ne fait d'ailleurs pas l'unanimité car pour les tenants d'une morale religieuse traditionnelle, le féminisme reste une entreprise immorale qui déstabilise gravement la famille et la société.

Le procès en puritanisme découle donc d'une posture libérale*, voire libertarienne (aux États-Unis, ce courant politique refusant toute intrusion de l'État dans la vie privée est bien représenté chez les défenseurs des armes à feu, les opposants à la vaccination obligatoire). Cette sensibilité est incarnée par l'universitaire Camille Paglia, perçue par de nombreuses féministes comme une antiféministe.

En réalité, l'accusation de puritanisme procède par des généralisations abusives car les questions en jeu divisent les féministes. L'accusation de puritanisme peut ainsi venir de l'extérieur, avec ou sans intentions antiféministes, ou de l'intérieur, avec des clivages très nets allant jusqu'au déni de l'identité féministe de l'adversaire. Ce que fait par exemple l'actrice porno Judy Minx, qui revendique un féminisme radical*.

La critique des dérives « puritaines » du féminisme est venue du féminisme lui-même. L'anthropologue féministe Gayle Rubin – la première avoir utilisé le mot « genre* » dans un article scientifique – s'est fortement engagée dans le contexte états-unien des *sex wars* déclenchées lors d'un colloque à Barnard College en 1982. Elle note que les critiques concernant la pornographie ont été pré-pensées, jugées à travers le système de valeurs des féministes de la deuxième vague, et ont fini par représenter pour certaines la quintessence de la domination masculine. La croisade féministe contre la pornographie se met en place à la fin des années 1970 avec *Women against pornography*. Une absurdité égale, pour Gayle Rubin, à l'idée de mobiliser les femmes contre le cinéma, la télévision ou encore le roman. Car pornographie n'égale pas violence ou sexisme* même si, bien souvent, il s'agit d'une production bas de gamme sexiste et violente. Pour Gayle Rubin, ce militantisme antiporno détourne l'énergie féministe des violences réelles. Le porno sert de bouc émissaire. Cette campagne se conclut d'ailleurs par un retentissant échec. À Indianapolis, l'arrêté adopté, plaçant dans l'illégalité les produits à caractère sexuel explicite, sera finalement déclaré inconstitutionnel. Il y a néanmoins menace de privation des libertés sexuelles. Et on peut reprocher aux féministes antiporno de conforter la politique moralisatrice des conservateurs et de faciliter le basculement conservateur de toute la société.

Analysant la rhétorique antiporno, Gayle Rubin souligne le rôle qu'y joue la subculture SM, qu'elle connaît bien et défend avec chaleur. Elle propose de nommer « féminisme » ce fémi-

nisme qui fonde sa morale sur les valeurs dites féminines associées aux rôles féminins traditionnels. C'est au nom de ce différentialisme que la pornographie est supposée néfaste pour les femmes. Il s'agit, selon elle, de l'héritage du vieux discours qui prescrivait aux femmes la chasteté.

Judy Minx : « Pourquoi les féministes antipornographie me donnent envie de gerber »

« On me dit que j'ai pas le droit de me dire féministe, parce que je fais du porno. C'est ces gens-là qui n'ont pas leur mot à dire sur le féminisme, qui n'ont aucune connaissance des fondements théoriques et politiques sur lesquels je fonde mes choix. Les féministes prosexe* (à mes yeux les seules dignes de ce nom) savent que tant que le sexe restera aux marges de la ville, aux marges du discours et du langage, aux marges du cinéma et de la littérature, les femmes resteront opprimées. La sexualité des femmes restera invisible et impensable, les désirs des femmes resteront ignorés, jamais pris en considération, toujours relégués au second plan. La sexualité des hommes restera perçue comme un instinct coupable mais irréprouvable dont l'assouvissement passe trop souvent par la violence, parce qu'elle a été trop longtemps associée à la négativité, à l'animalité. La sexualité des minorités sexuelles restera dangereuse, car l'accès à une information précise et adéquate sur la contraception et la protection des MST nécessite qu'on prenne en compte leurs pratiques et leurs désirs pour mieux cibler la prévention. Lorsqu'une femme parle de sa sexualité ouvertement, lorsqu'une femme exprime ses désirs, est sujet sexuel et non objet sexuel, elle fait un acte de contestation. Elle refuse de mettre ses désirs sous silence et d'attendre bien gentiment qu'on lui laisse la parole. Elle la prend. »

Blog de Judy Minx, 16 janvier 2008

On peut trouver l'écho de ce féminisme prosexe* dans les livres de Paul B. Preciado, de Virginie Despentes et de Wendy Delorme qui touchent un public assez large. Ils allient théorie féministe et queer*, mêlant des formes diverses : analyse

théorique, manifeste politique, autofiction, érotisme, fiction. Le corps y a une place centrale – ce qui n'est pas inhabituel d'un point de vue féministe –, mais il échappe en quelque sorte au sujet et à ses identités. Le rejet de l'identité féminine, produit d'une culture hétérosexiste, va de soi pour la romancière et cinéaste Virginie Despentes qui se situe dès l'ouverture de *King Kong théorie* (2006) : « J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. » Des identités forcément reliées au sexuel, qui retournent le stigmate, et vont dans le sens de la diversité des genres. En talons hauts, maquillée, bas résille, Wendy Delorme estime accomplir une performance de fem, réaliser une féminité particulière, qu'elle a choisie, et qu'elle relie à son désir et ses pratiques sexuelles. Avec sa théorie de la prothèse et du gode dans le *Manifeste contra-sexuel* (2000), avec sa réflexion sur l'effet de la testostérone (*Testo Junkie*, 2008), Beatriz (aujourd'hui Paul B.) Preciado donne en quelque sorte des applications pratiques, matérielles aux propositions de Judith Butler. Comme elle, elle espère un « deuil de la politique d'identité ». Cette approche queer et féministe n'a rien d'unifié ou d'homogène. Elle prend une tournure polémique et pamphlétaire avec Marie-Hélène (aujourd'hui Sam) Bourcier (voir sa trilogie *Queer zones*, 2001-2011), qui a joué un grand rôle dans la traduction et la diffusion des textes queer en France, dans le milieu universitaire et militant (séminaire Le Zoo).

Pour ce courant queer, la référence au féminisme demeure. Elle est explicite dans le titre du roman à clé autobiographique de Wendy Delorme, *Quatrième Génération* (2007). « Quel genre de féministe suis-je aujourd'hui, une féministe accro à la testostérone, ou un transgenre accro au féminisme ?? », écrit Preciado, avant d'annoncer, en 2015, sa transition. Mais la définition même du féminisme, souvent perçu comme défaillant, égaré, dévoyé, indument approprié par divers segments des élites bourgeoises

politiques, universitaires, est revue et corrigée. Son sujet est sans cesse interrogé et les enjeux sont repensés à partir des marges, et en particulier des marginalisé-es sur le plan sexuel. Le mot, en tout cas, n'est pas enterré par un quelconque postféminisme*. « Le féminisme est une révolution, pas un réaménagement des consignes marketing, pas une vague promotion de la fellation ou de l'échangisme, il n'est pas seulement question d'améliorer les salaires d'appoint » (Virginie Despentes, *King Kong théorie*, 2006).

Le féminisme prosexo a une influence culturelle de plus en plus large. Un magazine comme *Marie-Claire* (septembre 2011) va ainsi consacrer un reportage au porno féministe (à travers le tournage d'un film d'Erika Lust), peu connu en France, mais étudié dans des universités américaines et présenté dans des festivals.

Autre exemple, la mode de l'effeuillage burlesque qui permet à des femmes ordinaires de vamber, danser, de manière sexy, avec les accessoires idoines, nippies et dentelles noires. Esprit ludique et libération sexuelle façon Betty Page (voir le film de Mathieu Amalric, *Tournée*, 2010) se conjuguent pour des femmes qui apprennent à aimer leur corps tel qu'il est, non refait, s'en amusent et s'en excitent. Pour *Libération* (26 avril 2011), ce phénomène est associé à « une nouvelle génération féministe » qui serait en marche.

Sur une autre scène, le succès de la chanteuse de Gossip, Beth Ditto, donne un indice de l'influence du féminisme prosexo, attentif à de multiples formes de discriminations. Beth Ditto, à propos de son album *Music for Men*, explique à *Têtu* (15 décembre 2010) : « Mon idée était de faire un album féministe. Et que les hommes l'écoutent (rires). Pas seulement les gays, bien sûr. On avait également comme ambition de célébrer la masculinité féminine. Après tout, quel est l'homme idéal ? J'ai ma réponse, pas forcément simple d'ailleurs : mon homme idéal est une femme, et il se trouve que j'aime une femme masculine. »

La France n'a pas connu de *sex wars*. Mais si le contexte diffère de celui des États-Unis, la confrontation de sensibilités est réelle

et s'explique largement par des clivages culturels, générationnels, d'expériences de vie. Les milieux lesbiens, très concernés, sont traversés par ces oppositions. Il en va de même dans les milieux anarchistes, écologistes, anticapitalistes... Les adversaires du féminisme prosexé ne sont pas forcément des puritaines attachées à une morale désuète. Elles doutent de la possibilité de renverser par les seules voies de la culture le modèle patriarcal qui imprègne les commerces du sexe. Elles (et ils) insistent sur le fait que le corps ne doit pas être une marchandise.

L'interpellation du féminisme prosexé est certes radicale, provocatrice, mais n'y retrouve-t-on pas au fond le message d'une association phare du mouvement féministe, le Planning familial ? Lequel se garde de tout positionnement moral, faisant valoir plutôt auprès des pouvoirs publics l'argument de la santé (à propos, par exemple, de l'insuffisante application de la loi du 4 juillet 2011 portant sur l'accès à la contraception, à l'avortement et l'éducation à la sexualité). Affirmer le droit de choisir, c'est aussi créer les conditions les plus favorables qui permettront à un choix libre de se faire.

« Osez le clito » :

le street art pour libérer les sexualités des femmes

« Les féministes activistes de l'association "Osez Le Féminisme ! 84" mènent une campagne sur le clitoris, cet incroyable organe trop méconnu, dédié exclusivement au plaisir sexuel des femmes. En le représentant par une première opération de street art dans les rues d'Avignon en cette veille de la Fête de la Musique, nous voulons toucher un large public et bousculer les esprits. Les slogans peints au sol interpellent sur l'importance du plaisir sexuel des femmes.

Le clitoris est un organe érectile d'une dizaine de centimètres, dont 90 % sont à l'intérieur du corps de la femme. Sa seule fonction est le plaisir des femmes : il possède 8000 terminaisons nerveuses, soit le double du pénis qui en contient 4000. Alors que la sexualité est au programme de SVT en quatrième et en Première, un seul éditeur de

manuel scolaire représente correctement le clitoris, alors que tous représentent en détail le pénis.

L'invisibilisation de cet organe est loin d'être anodine. Une personne qui ne connaît pas son corps et la façon dont elle jouit, ne connaîtra pas son désir. Cela crée automatiquement un déséquilibre dangereux dans les rapports hétérosexuels, d'autant plus que les corps des hommes sont bien connus de tous et toutes. C'est pourquoi parler de clitoris et de plaisir est un enjeu capital de l'égalité femmes-hommes.

Dans le monde, l'OMS estime à 200 millions le nombre de filles et de femmes victimes de mutilations sexuelles, principalement en Afrique et en Inde. Chaque année ce sont environ 3 millions de fillettes africaines qui sont mutilées. On estime qu'environ 60000 filles et femmes victimes d'excision vivent en France, et 500000 en Europe.

Ces pratiques misogynes cruelles et torturantes n'ont aucun autre but que le contrôle de la sexualité des femmes par les hommes. Elles ont des conséquences dramatiques, à la fois sur la santé physique et psychique des femmes victimes, quand elles n'entraînent pas la mort par hémorragie – juste après l'excision ou lors des accouchements plus tard – ou par septicémie. Elles constituent une violation des droits des filles et des femmes.

En Europe et aux États-Unis, on assiste à la montée des opérations de chirurgie "esthétique" touchant le sexe des femmes : vulvoplastie, labiaplastie, nymphoplastie, vaginoplastie "de rajeunissement"... Ces opérations ont un seul objectif : réduire les femmes à de simples objets sexuels au service du plaisir violent des hommes, images fréquentes dans le système pornographique. Tout cela alimente et renforce la culture pédocriminelle de nos sociétés, où les filles sont hypersexualisées dès le plus jeune âge et les femmes forcées de se conformer à cette dangereuse injonction au jeunisme.

En France, pays de l'analphabétisme sexuel, 25 % des filles de 15 ans ignorent qu'elles possèdent un clitoris... 83 % des collégiennes de 4^e et 3^e n'ont aucune idée de sa fonction... alors que la majorité savent dessiner un pénis. On enferme les filles et les femmes dans l'ignorance de leur propre sexe, on leur fait croire que seuls les hommes auraient un vrai sexe et de vrais appétits sexuels... c'est un moyen de les dominer, une manifestation de la violence misogyne qui rejette la liberté sexuelle des femmes. »

Par Osez Le Féminisme ! 84, le 21 juin 2019

La troisième vague du féminisme, anti-puritaine, avance sur la voie ouverte par le *self-help* et les groupes de conscience de la deuxième vague vers une nouvelle vision du corps et des relations amoureuses. Même si elle n'en est pas seule à l'origine, on peut noter le travail militant fait depuis quelques années autour du clitoris. Depuis 2011, la campagne d'Osez le féminisme, « Osez le clito », interpelle sur la reconnaissance du plaisir féminin. En 2016, la scientifique, blogueuse et féministe Odile Fillod réalise le premier clitoris imprimable en 3D et le rend disponible en *open source*. Les jouets sexuels ont aussi conquis leur légitimité alors qu'ils faisaient polémique jusque dans les années 1990 dans certains milieux féministes. La chercheuse Delphine Gardey fait le point sur la politisation de cet organe longtemps nié, méconnu et réprimé dans *Politique du clitoris* (Textuel, 2019). On sait l'importance des luttes féministes contre les tabous corporels. Parmi ces tabous : la nudité, totale ou partielle. Le féminisme redéfinit le sexuel dans l'espace public, comme le montrent les controverses sur les seins nus : allaiter, nager et manifester topless ne sont pas, pour les féministes, des exhibitions sexuelles.

Quant à la liberté sexuelle, la troisième vague, en France, ne va pas aussi loin que les Espagnoles qui organisent des stages pour se débarrasser de l'idéologie de l'amour romantique et de la dépendance amoureuse. Elle a été occupée par la conquête du PACS, puis du mariage pour les personnes de même sexe. Pour le féminisme queer, cela paraît bien réformiste. Pour ne pas dire conservateur, aux yeux de quelques militant-es qui ont connu le FHAR et les Gouines rouges (Marie-Jo Bonnet, par exemple). Mais l'opposition à l'égalité des droits rappelle à toutes et tous la menace que représente une homophobie décomplexée et validée par le succès de la mobilisation réalisée par la Manif pour tous.

2012 : Virginie Despentes sur l'hétéronormativité

En 2012, pour répondre à Lionel Jospin (« Ce que je pense c'est que l'idée fondamentale doit rester, pour le mariage, pour les couples et pour la vie en général, que l'humanité est structurée entre hommes et femmes. »), Virginie Despentes publie une tribune dénonçant l'hétéronormativité.

« [...] L'institution du mariage, on ne la dévoiera jamais davantage que ce que vous avez déjà fait. Dans l'état où on le trouve, le mariage, ce qui est exceptionnel c'est qu'on accepte de s'en servir.

Arrêtez de vous raconter des histoires comme quoi l'hétérosexualité à l'occidentale est la seule façon de vivre ensemble, que c'est la seule façon de faire partie de l'humanité. Vous grimpez sur le dos des gouines et des pédés pour chanter vos louanges. Il n'y a pas de quoi, et on n'est pas là pour ça. Vos vies dans l'ensemble sont plutôt merdiques, vos vies amoureuses sont plutôt calamiteuses, arrêtez de croire que ça ne se voit pas.

Laissez les gouines et les pédés gérer leurs vies comme ils l'entendent.

Personne n'a envie de prendre modèle sur vous.

Occupez-vous plutôt de construire plus d'abris pour les SDF que de prisons, ça, ça changera la vie de tout le monde.

Dormir sur un carton et ne pas savoir où aller pisser n'est pas un choix de vie, c'est une terreur politique, je m'étonne de ce que le mariage vous obnubile autant, que ce soit chez Jospin ou au Vatican, alors que la misère vous paraît à ce point supportable. [...] »

Tribune publiée sur le site du magazine *Têtu* le 12 novembre 2012

La troisième vague est plurielle. Elle innove avec des couples de femmes mariées, sans ou avec enfants (la PMA étant possible à l'étranger) mais propose aussi, sans unanimité, le modèle relationnel du polyamour (un terme venu de l'anglais *polyamory*), de plus en plus présent dans les pratiques et les discussions. Il est basé sur des partenariats affectifs pluriels et simultanés avec le consentement de toutes personnes impliquées. Certes les critiques féministes, marxistes et anarchistes de la monogamie remontent au

XIX^e siècle, et la révolution sexuelle des années 1970 a bien cherché à vaincre le « propriététarisme sexuel », pour reprendre le terme de l'anarchiste des années 1930, Armand (*La Révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*). Mais c'est une nouvelle version qui se dessine, plus forte sur l'exigence féministe et intégrant pleinement la diversité des identités et orientations sexuelles.